

Sur les falaises de marbre ... Chapitre X PdP 10 2020

Dans la Campagna, aux endroits où les sentiers des pâturages coupaient la frontière des districts, on voyait souvent se dresser les petits dieux des bergers.

Ces gardiens des limites étaient grossièrement taillés dans la pierre ou le vieux chêne, et on les devinait de loin à l'odeur de ranci qu'ils répandaient. Car l'offrande traditionnelle consistait à verser en libations brûlantes du beurre fondu, et la graisse intestinale que laisse de côté le couteau des sacrifices. C'est pour cette raison qu'on voyait toujours à l'entour des images les noires cicatrices de petits feux dans la verdure des prairies. Les bergers, leur offrande accomplie, conservaient toujours de ces feux un rameau carbonisé, dont ils marquaient, durant la nuit du solstice, tous les corps qui devaient enfanter, femmes et bétail. Parfois nous rencontrions dans de tels endroits les filles qui revenaient de traire ; elles tiraient alors le fichu sur leur visage, et frère Othon, l'ami et le connaisseur des dieux des jardins, ne passait jamais devant ces statues sans leur dédier une raillerie. Il leur attribuait une grande antiquité, et les nommait les compagnons d'enfance de Jupiter. Il y avait encore, non loin de la Corne aux Tanneurs un boqueteau avancé formé de saules pleureurs où se trouvait l'image d'un taureau, les naseaux rouges, la langue rouge, et le membre peint de rouge. L'endroit passait pour mal famé, et l'on parlait à son propos de fêtes atroces.

Mais, qui jamais eût voulu croire ? Les dieux de la graisse et du beurre, chargés de remplir le pis des vaches, commençaient à être honorés dans la Marina. Et cela dans des demeures où depuis longtemps on se raillait des sacrifices et de leurs cérémonies. Les mêmes esprits qui s'étaient estimés assez forts pour trancher les liens de l'antique religion des ancêtres étaient à ce point asservis par le sortilège d'idoles barbares. L'image qu'ils offraient d'eux-mêmes dans leur aveuglement était plus répugnante que l'ivresse qu'on voit dans le plein jour. Alors qu'ils pensaient prendre leur vol et s'en faisaient gloire, ils se vautraient dans la poussière.

C'était un mauvais signe aussi, que l'esprit de désordre s'en prît aux honneurs rendus aux morts. En tout temps, la caste des poètes avait tenu dans la Marina une place glorieuse. Ils passaient là-bas pour les dispensateurs de libres richesses et le don de former des vers était tenu pour la source de plénitude. Que les vignes fleurissent et portent leurs fruits, que les vents mauvais s'apaisent, et que la joyeuse concorde habite les cœurs – tout cela, on en rendait grâce à l'harmonie qui vit dans les chansons et dans les hymnes. Cela, le moindre vigneron en était convaincu, et que l'harmonie recèle une force qui guérit, il le croyait tout aussi fort.

Personne là-bas n'était si pauvre, que les prémices et les plus beaux fruits de son jardin ne fussent pour les cabanes des philosophes et les ermitages des poètes. Ainsi tout homme qui se sentait appelé à servir le monde par l'esprit pouvait vivre dans le loisir, - pauvre certes, mais non point indigent. Et dans la vie de ceux qui cultivaient les champs et façonnaient la parole, la vieille sentence montrait le chemin : les plus beaux présents des dieux sont gratuits.